

LITURGIE, ORALITE, RUBRICISME

Par Samuel NYOM

On gagne beaucoup à lire Marshall McLuhan (1911-1980). Cet ancien professeur canadien de littérature et spécialiste des questions touchant à la communication a dit des choses très intéressantes permettant de trouver des explication concernant la crise de la liturgie, laquelle repose sur une très profonde crise anthropologique.

Evidemment, les perspectives qu'il ouvre sont très vastes et très nombreuses et demanderaient une réflexion approfondie. Quoi qu'il en soit, en première approche on constate qu'il a eu la même intuition que beaucoup d'autres en matière de foi et de liturgie. Il fait remarquer à juste titre que le passage d'une civilisation traditionnelle fondée sur l'oralité et les traditions orales à une civilisation moderne fondée sur la culture de l'écrit n'a peut-être pas provoqué le progrès considérable que l'on nous a vendu.

A ce sujet, un officier militaire raconte l'anecdote suivante : « Au cours de ce qu'on appelle les "repas de corps", au régiment, on doit mettre les textes des chansons par écrit sur les tables... parce que quasiment plus personne, et surtout pas les plus jeunes, ne les connaissent par cœur. Or, cette mise par écrit révèle qu'une tradition a été interrompue et est donc en quelque sorte "morte". Autrefois, en effet, les chants jaillissaient spontanément au cours du banquet. Aujourd'hui les soldats chantent sans joie, sans conviction, le nez rivé sur les paroles écrites sur le "pense-bête" mis à la disposition de chacun. Parions que d'ici quelques années, on ne chantera plus du tout au cours de ces moments de convivialité... » Ainsi, de l'oral on passe à l'écrit et de l'écrit on passe à la perte de la tradition au sens noble du terme. Le même phénomène s'est passé lorsqu'on a inventé la portée et les notes permettant de transcrire le chant grégorien : la mémoire est devenue paresseuse et la nature du chant grégorien est passée à la trappe ; phénomène qui a précédé de peu la perte des mélodies du "chant propre de la liturgie romaine" et leur remplacement par des polyphonies, par du plain-chant, par des cantiques...

Toutes les cultures traditionnelles bien vivantes ont été des cultures orales. C'est dans un tel contexte que le christianisme et sa liturgie se sont développés.

Dans les Evangiles, le Christ nous appelle à écouter, à entendre la Parole de Dieu et à la retenir. Jésus n'écrit rien. Ou plutôt si : il écrit quelques mots... sur du sable. Ils sont vite effacés. Quant à la règle de Saint Benoît, elle commence par « Ecoute, ô mon fils... » et non pas par « lis » ou « copie ». C'est parce les Evangiles tout comme la règle de Saint Benoît ou encore la liturgie chrétienne des origines s'inscrivaient dans cette culture de l'oralité où le chant, la psalmodie, la rythmique mélodico-verbale qui, ajoutés à l'"anthropologie du geste" (cf. le jésuite Marcel Jousse) jouaient un rôle prépondérant. Aujourd'hui encore, la liturgie restaurée par Vatican II est prévue pour être entièrement chantée - y compris le Canon, les lectures et l'Evangile - au moins recto tono. Pourquoi ? Parce qu'une liturgie chantée permet de hisser les paroles sacrées à un niveau supra-humain, niveau qui seul permet d'en saisir la dimension surnaturelle, ce que ne permet pas le ton simple employé pour une lecture ou le récit d'une belle histoire. Bien rares sont les endroits où cela est compris et pratiqué.

Dans les liturgies orientales, tout est entièrement chanté : un office ne se conçoit pas autrement que chanté car la liturgie doit être accomplie dans un mode de proclamation et non de lecture plate. En fait, la simple lecture "enchaîne" en quelque sorte la parole

sacrée à un texte écrit, tandis que la proclamation chantée rend la parole (biblique ou liturgique) vivante, comme libérée du texte écrit qui n'en est que le support matériel. On ne rappellera jamais assez que le christianisme authentique n'est pas une "religion du Livre" mais une religion de la Parole. A la messe, après la proclamation de l'Évangile, le prêtre ou le diacre chante : « Acclamons la Parole de Dieu » et non « Acclamons le livre"... Et en chantant, celui qui vient de proclamer la Parole divine ne lève que très modérément l'évangélaire. Idem pour la procession d'entrée du début de la messe : le diacre qui porte l'évangélaire ne l'élève que très modérément et non au-dessus de la tête (cf. Présentation générale du Missel romain).

Quant à Martin Luther, on peut légitimement penser que son « Scriptura sola » est une erreur : « Verba sola » aurait été plus conforme aux enseignements contenus dans les Évangiles et les Lettres des Apôtres...

Ces considérations nous portent à penser que dans l'histoire occidentale, il y a eu une dérive très ancienne (à partir de la fin du Moyen-Âge et essentiellement avec le nominalisme) qui explique la crise actuelle. Il est possible, comme le pense McLuhan, que l'imprimerie ait accéléré cette crise.

A partir du XV^e siècle, on ressent le besoin pressant de codifier, de mettre par écrit, de "figer" la liturgie, parce qu'on la sent menacée par les fausses philosophies et les théologies douteuses qui se répandent. Cette fixation, on peut la désigner par l'expression "politique du corset". Du coup, il y a quelque chose de la liturgie, de son lien avec la vie, avec la Parole vivante, qui se perd. Ne serait-ce pas le sens de l'avertissement du Christ : « La lettre tue, l'Esprit vivifie » ? A la suite de quoi, on en vient progressivement à des aberrations caractéristiques de l'extrême codification rituelle héritée du concile de Trente conduisant à trouver normale la messe simplement "lue" - ou "messe basse" - (comment le sacrifice de la Croix pourrait-il être "lu" ? Ne doit-il pas être célébré et vécu ?), puis cette "grand'messe" qui, en fait, est une messe basse du prêtre sur laquelle on superpose artificiellement une messe chantée par les fidèles et le chœur, rompant ainsi l'unité de la célébration et créant un fossé entre le célébrant et le peuple. Faisons remarquer au passage que dans les premiers missels manuscrits, donc antérieurs à Trente, les rubriques sont rarissimes... ce qui n'empêche pas la liturgie d'être respectée et fidèlement transmise.

Cette question de l'écrit pose naturellement la question des livres liturgiques : en Occident, prêtres comme fidèles sont comme perdus s'ils n'ont pas les yeux rivés sur quelque chose d'écrit : missel, feuilles de messe, livret, etc. Ce qui conduit à des attitudes curieuses lors des messes latines et grégoriennes célébrées dans certains monastères (pensons par exemple à Solesmes, mais pas seulement) : au moment de la procession d'entrée, au lieu de se tourner vers le rite qui se déroule et permet de s'imprégner de la liturgie, tout le monde "plonge" dans son livre et ne se préoccupe plus de ce qui se passe dans le chœur...

Observons les liturgies orthodoxes : il y a très peu de livres pour le clergé (seulement le strict minimum alors que leur liturgie est plus complexe) et pour les fidèles, pas du tout. Cela s'explique par le fait que les célébrants connaissent par cœur les prières les plus importantes (en particulier les prières eucharistiques). Par conséquent, ils peuvent se concentrer sur la célébration en elle-même et non avoir du début à la fin le nez dans un "bouquin" ou dans un quelconque papier photocopié.

(Voir ici : <https://www.youtube.com/watch?v=rKjI0GV8tNw>).

On notera aussi, chez les Orthodoxes, l'absence de bancs ou de ces rangs de chaises qui, en Occident "enferment" les fidèles dans des attitudes rarement naturelles. Il y a, chez les Orientaux, une grande liberté des fidèles qui vont et viennent mais toujours avec

dignité et respect, tout en s'appropriant les rites. Ces caractéristiques, nous les avons aussi chez nous : bancs et missels sont des inventions très tardives que nous devons en partie à... la Réforme protestante. Evidemment, il ne s'agit pas de supprimer les bancs et les missels : ce ne serait pas réaliste. Toutefois, nous devrions tout de même réfléchir sur les dérives "rubricisantes", qu'elles soient de type "traditionaliste" ou de type "progressiste" : avant Vatican II, on voyait l'Eglise souvent comme étant d'abord une réalité juridique (alors qu'elle est une réalité divino-humaine, spirituelle et mystique, comme l'a rappelé le Magistère) ce qui a déteint sur la liturgie au point de passer pour une "cérémonie" plus ou moins "pompeuse" (terme qui a subsisté dans l'expression "pompe funèbre") et presque jamais pour une célébration. La liturgie était alors réduite à un ensemble de prescriptions à appliquer à la lettre qu'on justifiait en leur donnant un sens allégorique mais dont on ne comprenait plus ni le sens profond ni les origines.

Nécessairement, quand on ne comprend plus le sens de la liturgie, on essaie d'en sauver la forme par un ritualisme étroit, ce qui permet de faire illusion quelque temps... Jusqu'au jour où le "corset" tombe et que l'ignorance se dévoile au grand jour. C'est ce qui s'est passé dans les années 1970 et nous a mené au désastre actuel.

Ce sujet est vaste et complexe et des volumes entiers ne suffiraient pas pour en expliquer toutes les facettes.